

Michel Simon, dans *La Poison*. L'acteur interprète le double de Guitry dans deux de ses films.



## Le choix du cinéophile

# «GUITRY A UN CÔTÉ ANAR, UN PEU MOCKY»

Nicolas Pariser, le réalisateur des séduisants «*Grand Jeu*» et «*Alice et le Maire*», trouve dans le cinéma du maître une vitalité folle.

### Comment avez-vous découvert Sacha Guitry ?

À 19 ans, j'ai vu le même jour *Sonate d'automne*, de Bergman, et *Mon père avait raison*, de Guitry. J'ai détesté le premier et adoré le second ! Quelques mois plus tard, la Cinémathèque française a organisé une intégrale de ses films. J'ai tout vu, ou presque, et j'ai été ébloui. C'est une œuvre très variée, jamais ennuyeuse, toujours stimulante. Guitry, à cause du théâtre de boulevard qu'il a pratiqué et parce qu'il intéressait des gens un peu «poussiéreux», avait une image un peu ringarde. Pourtant, je lui ai trouvé une vitalité et une jeunesse folles, y compris dans ses dernières réalisations, qui ont quelque chose du Godard des années 1960, alors qu'il a tourné *Assassins et Voleurs* (1957) sur un brancard, et *Les trois font la paire* (1957) sur son lit de mort.

### Où réside, selon vous, la modernité de Guitry cinéaste ?

Dans sa liberté totale par rapport au récit. Le cinéma de Guitry est un art de la parenthèse, il peut se lancer dans une digression qui n'a absolument rien à voir avec son récit pendant dix minutes, ou faire des flashes très courts, peu académiques. Malgré son côté rive droite et costume croisé, Guitry a un côté anarchiste, un peu Mocky. Aujourd'hui, à cause des séries,

les scénarios doivent être bétonnés, avec une obligation de «conflits forts». Face à cela, les films de Guitry sont rafraîchissants, on y respire mieux. Et on n'a pas l'impression d'avoir vu ça mille fois !

La direction d'acteurs, dans ses pièces filmées, est aussi très vivante... et plus moderne que dans les films de Marcel Carné à la même époque : le jeu de Jacqueline Delubac dans *Bonne chance !* (1935) a, par exemple, beaucoup moins vieilli que celui de Michèle Morgan dans *Quai des brumes*. Et dans *Faisons un rêve* (1936), il y a des scènes de complicité entre un homme et une femme qui me font penser à la relation entre Sandrine Bonnaire et Maurice Pialat, dans *À nos amours* (1983).

### Quels films de Guitry, présents dans cette rétrospective, recommanderiez-vous en priorité ?

*Mon père avait raison* (1936), une adaptation de sa propre pièce de théâtre, dont l'inventivité de la mise en scène préfigure les derniers films d'Alain Resnais (*Cœurs*, *Vous n'avez encore rien vu*) : c'est à la fois très noir et jubilatoire, tellement faux que ça devient plus vrai que le vrai ! *La poison*, le chef-d'œuvre de sa fin de carrière, est un film de procès qui peut apparaître aujourd'hui comme le précurseur d'*Anatomie d'une chute*. Et j'ai un petit faible pour *Donne-moi tes yeux* (1943), qui tranche avec le reste de son œuvre, car c'est un mélo. Et l'un des rares films qui parle de la vie quotidienne sous l'Occupation.

— *Propos recueillis par Samuel Douhaire*

| Le génie Guitry, rétrospective en onze films | En salles en copies restaurées.